

« Une Iliade » constitue l'aboutissement du cycle d'études de la première promotion du théâtre-école Kokolampoe.

LEURS AÎEUX CHOISIRENT LA LIBERTÉ AU PÉRIL DE LEURS OS EN GAGNANT LES PROFONDEURS DE LA FORÊT.

THÉÂTRE CRÉATION

« L'Iliade » À Saint-Laurent-du-Maroni, Homère se joue au bagne, entre le fleuve et la forêt...

Au nord-ouest de la Guyane française, dans l'ancien camp de la Transportation hanté par des milliers de fantômes en tenues de forçats, est désormais implanté le théâtre-école Kokolampoe, animé par Ewlyne Guillaume et Serge Abatucci. Au terme de trois années de formation, comédiens et techniciens de la première promotion ont créé dans la nuit « Une Iliade », d'après Homère.

C'est du théâtre dont on n'a pas l'habitude, en un lieu fa-rouche et lointain. Huit heures de vol depuis Orly-Ouest. Atterrissage sur l'aéroport qui porte le nom de Félix-Éboué (1884-1944), à Cayenne, où il naquit. Il fut – avec Gaston Monnerville (1897-1991), descendant d'esclaves lui aussi natif de Cayenne – l'un des premiers Noirs grands commis de l'État. Nommé gouverneur du Tchad en 1938, Félix Éboué rallia la France libre dès 1940. Quelque deux cent cinquante kilomètres en voiture à vive allure et l'on atteint Saint-Laurent-du-Maroni, après avoir montré patte blanche aux gendarmes, dans les parages du fameux centre spatial de Kourou, d'où sont lancés fusées et satellites. Au cours d'une halte, on croise des ingénieurs russes. Polis mais pas bavards. Consignes de silence.

La Guyane est un département français qui ne ressemble pas aux Deux-Sèvres. À Saint-Laurent-du-Maroni, on compte officiellement trente mille à trente-neuf mille habitants, sans

pouvoir vraiment dénombrer les autres, ceux qui n'ont pas de papiers, pour la plupart vivant dans la forêt, où les règles normatives ont du mal à être comprises et appliquées. La guerre dans l'ancienne colonie hollandaise du Surinam, sur la rive d'en face, qui eut lieu entre 1986 et 1992, provoqua l'affluence de quantité de

réfugiés, Noirs marron comme ceux de Guyane, leurs frères de langue et de culture. « Marron », c'est un mot des Antilles. Le dictionnaire Robert le fait remonter à 1640, en tant qu'altération de l'hispano-américain cimarron, qui signifie « esclave fugitif ». Cette population (répartie en Saramaca, Djuka, Aluku, Paraca-

mas) est dénommée Bushinengue (« hommes de la forêt »). Leurs aïeux choisirent la liberté au péril de leurs os, en gagnant les profondeurs sylvestres, où vivent ancestralement dans des clairières les Amérindiens (Kalina et Lokono), qui se déplacent au gré de l'épuisement du sol. Ils disent que « si les Européens croient que la terre leur appartient », eux, entés depuis la nuit des temps dans la contrée, estiment « appartenir à la terre ».

« D'EXCELLENTS FRANÇAIS »

Ajoutez les Créoles, des Hmongs (issus des montagnes du sud de la Chine, du Vietnam du Nord et du Laos), des Hindous, des Haïtiens, des Brésiliens et les fonctionnaires métropolitains, plus l'armée, gendarmes et autres, sans oublier la Légion étrangère, qui entraîne dur ses hommes dans des recoins inhospitaliers. Et « Tout ça, ça fait d'excellents Français », ainsi que le chantait Maurice Chevalier pendant la « drôle de guerre ». Au chapitre des clandestins



Le bagne au début du XX^e siècle, à l'établissement du « nouveau camp ».



Vue des « cases » du théâtre-école Kokolampoe. La fin de l'« Iliade » sur la berge du Maroni, frontière naturelle entre la Guyane française et le Surinam.

sans foi ni loi, ajoutons, pour faire bonne mesure, une poignée d'orpailleurs, souvent venus du Brésil, qui pourrissent l'eau avec le mercure et que la maréchaussée a du mal à déloger. Chassés par la porte, ils reviennent ailleurs par la fenêtre. Bon, le décor est planté. Place au théâtre ! En 1993, Ewlyne Guillaume et Serge Abatucci, comédiens et metteurs en scène, installent leur compagnie, baptisée KS and Co, dans les murs du camp de la Transportation

(ancien bagne) à Saint-Laurent-du-Maroni, après une résidence qui leur a révélé le potentiel en friche du territoire. Ce sont deux fortes personnalités, dotées d'une énergie propre à soulever les montagnes, sauf qu'il n'y en a pas en Guyane, mais vous voyez ce que je veux dire. Elle et lui sont de souche martiniquaise. Elle se dit, tout sourires, « néropolitaine », car née en province gauloise. Solides études littéraires, en même temps que le théâtre, le mime, la danse. Des

années passées à Moscou, au Théâtre d'art fondé par Stanislavski. Elle parle le russe à la perfection (c'est elle qui m'a dit que les ingénieurs de Poutine refusent le dialogue en leur langue maternelle). Lui, c'est un grand gaillard qui a pas mal bourlingué. Son nom corse viendrait d'un officier du premier Empire un jour cantonné en Martinique. Serge aurait des petits-cousins fort éloignés dans l'île de Beauté. Mystère des origines. Bref, en 2006, Ewlyne et Serge créent

le Festival des Tréteaux du Maroni, rendez-vous théâtral au cœur du plateau des Guyanes, carrefour entre Brésil et Surinam. Ils y accueillent des troupes de tous horizons (Suisse, Vietnam, États-Unis, Haïti, Belgique, Italie...), suscitant de fertiles rencontres entre ces artistes et la grande région Guyane-Brazil-Surinam-Caraïbe, suivant le principe de « continuité territoriale » cher au cœur d'Aimé Césaire. En 2007, le ministère de la Culture, »

PASCAL GELY

PASCAL GELY (2)

UN REGARD SUR LA POLITIQUE DU « CHANTAGE AU VENTRE »

J'avais besoin d'un point de vue radical. Il n'y a pas de Parti communiste là-bas. J'ai donc rencontré Maurice Pindard. Après avoir été, de 1991 à 2002, secrétaire général du Mouvement de décolonisation et d'émancipation sociale (MDES), il continue d'y militer activement. Le MDES, qui a par deux fois tenu un stand à la Fête de l'Humanité, a des élus (trois conseillers régionaux, un conseiller général, une dizaine de conseillers municipaux). Maurice Pindard est professeur de physique-chimie. Il enseigne aussi le créole. Pour lui, « la France a beau dire qu'il n'y a plus de colonies, la situation de la Guyane n'en demeure pas moins coloniale ». Il estime que ses lois « ont du mal à s'adapter à la réalité géographique spécifique du pays » et que la France pratique l'assistanat de masse pour obtenir en contrepartie la paix sociale. C'est ce qu'il définit comme « le chantage au ventre ». L'article 74 de la Constitution stipule pourtant que « les collectivités d'outre-mer ont un statut qui tient compte des intérêts propres de chacune d'elles au sein de la République ». Toute la gauche guyanaise est d'accord pour l'autonomie relative que cela implique. Il existe une forte demande de reconnaissance de l'identité guyanaise. En novembre 1996, par exemple, n'y eut-il pas cinq nuits d'émeutes à Cayenne pour exiger qu'il y ait un rectorat en Guyane ? C'est enfin chose faite. S'il y a une université des Antilles et de la Guyane, jusqu'ici, il n'y a pas d'université de plein exercice en Guyane. Le décret en ce sens devrait être enfin pris en 2014. Il y a divorce entre le pays officiel et le pays réel. Difficile, dans ces conditions, d'avalier que « la France est une et indivisible ».

J.-P. L.



Deux héros d'Homère en coulisses. Serge Abatucci et Ewlyne Guillaume, le jour où elle a été médaillée (Arts et Lettres).

» par le biais de la direction des affaires culturelles de Guyane, confiée à la C* KS and Co la gestion de la scène conventionnée « Kokolampoe, pour un théâtre équitable », qui reçoit neuf spectacles par saison. Le Festival des Tréteaux du Maroni et la scène conventionnée Kokolampoe confondus, depuis 2006 la C* KS and Co peut s'enorgueillir d'avoir accueilli 17 675 spectateurs et 280 spectacles.

60 % DE CHÔMAGE

Fort de ces résultats, Ewlyne et Serge conçoivent le projet d'une professionnalisation artistique de qualité, en adossant une école à leur théâtre. Tout les y incite dans cette ville – la seconde en importance après Cayenne – où la population est essentiellement jeune (70 % de moins de 30 ans), peu qualifiée (30 % à peine sont scolarisés après 13 ans) et désoccupée (60 % de chômage), mais où les arts de la danse, du chant et du conte sont monnaie courante. En janvier 2012 est signée une convention de partenariat entre la C* KS and Co, la ville de Saint-Laurent-du-Maroni, la région Guyane, le Fonds social européen, le Centre de formation professionnelle aux techniques du spectacle (CFPTS), situé à Bagnole, et l'École nationale supérieure des arts et techniques du spectacle (ENSATT), sise à Lyon (1). Ce jour-là est né le théâtre-école Kokolampoe. « Une Iliade » constitue l'aboutissement du cycle d'études de la première promotion de ce nouvel établissement et en prouve, haut la main, le

bien-fondé. L'auteur suisse René Zahnd a adapté le récit d'Homère en une langue claire, d'une naïveté de bon aloi. Giampaolo Gotti, metteur en scène et professeur à l'ENSATT, homme riche d'expériences spirituelles, aguerri à la scène auprès d'Anatoli Vassiliev, a ajouté un prologue au texte pour introduire l'action et l'annonce de la fin de la guerre de Troie. Il a confié à l'acteur qui joue Ulysse (Augustin Debeaux) l'histoire du cheval de Troie, qui vient de « l'Odyssée ». Il a aussi mis en relief la partition des femmes: Hélène et Andromaque (Kimmy Amiamba, si gracieuse et bien disante); Hécube (Noline Kwadjanie, figure excellemment maternelle); Briséis (Miremonde Fleuzin, élégante et flexible),

LA PARTITION DES FEMMES EST MISE EN RELIEF PARCE QU'ELLES RECHERCHENT LA PAIX ACTIVEMENT.

car « ce sont elles qui recherchent activement la paix ». Au terme d'étapes pédagogiques au cours desquelles Giampaolo Gotti s'est attaché à mettre en jeu chez les élèves « un ébranlement physique et d'incantation » (Artaud), trois représentations publiques (les 26, 27 et 28 janvier) ont comblé le public, convié sur la berge du Maroni, sous un plafond de ciel clouté de grosses étoiles, à partager la colère d'Achille (Beilsong Kwadjani) contre Agamemnon (Mac-Gyver Jingpai) et pleurer la mort de Patrocle (joué aussi par Mac-Gyver Jingpai), tandis que, côté Troyens, Ménélas (Carlo Kwadjani) exigeait réparation pour le rapt de la belle Hélène qui a séduit le beau Pâris (Jan-Willem Dimpai). Pardon de ne pouvoir les citer tous. Nul n'a démerité. Belle tenue épique et chorale de l'ensemble, où se mêlaient harmonieusement la langue française et l'idiome saramaca, des ombres chinoises, un chœur chantant en langue vernaculaire, à la lueur de torchères, de woks où brûlait du pétrole, et de projecteurs serties dans d'ingénieux chariots de bambou à roulettes poussés à bras. Le tout fait maison. ★

JEAN-PIERRE LÉONARDINI

(1) Patrick Ferrier et Thierry Pariente, respectivement directeurs du CFPTS et de l'ENSATT, étaient du voyage, ainsi que Pierre Chambert, président de l'association KS and Co, ancien inspecteur et conseiller pour le théâtre et les spectacles, fin connaisseur de la Guyane, qui est l'auteur, entre autres ouvrages, d'un poème dramatique, « Cayenne Ô Cayenne » (Éditions du Lizionnaire, 2008).



Visite guidée dans l'enfer du bagne

Fondé en 1852, le centre pénitentiaire n'a fermé définitivement ses portes blindées qu'en 1946, après que 70 000 condamnés y eurent purgé leur peine dans les plus affligeantes conditions.

Voltaire, en 1764, dans une lettre à Necker, écrivait que « le sol de la Guyane est excellent, et que des personnes industrieuses et actives peuvent s'y enrichir en peu d'années ». C'était faire bon marché des maladies endémiques alors courantes sur un sol hostile aux Européens. La ville de Saint-Laurent-du-Maroni, au de-



Quartier disciplinaire, classé monument historique, préservé à ce titre de toute végétation intempestive.



PASCAL GELY

LE BOURREAU (UN POSTE ENVIÉ) BRANDISSAIT LA TÊTE COUPÉE À L'INTENTION DES DURS DE DURS, POUR L'EXEMPLE.

meurant, ne devra son existence officielle, en mars 1880, qu'à l'implantation du camp pénitentiaire. Ses habitants étant alors quasiment tous des gardiens ou des bagnards libérés.

UN MANGUIER GIGANTESQUE

Le 31 mars 1852, le premier convoi de condamnés était parti de Brest à destination des îles redoutables dites du Salut. C'est le 21 janvier 1858 qu'était inauguré le bagne de Saint-Laurent-du-Maroni, constitué de plus de douze bâtiments (rangées de « cases » contenant les cellules de part et d'autre de la cour intérieure, un hôpital, les cuisines, les bâtiments des personnels, lavoirs, bibliothèque). Les condamnés arrivés de métropole, débarqués à Saint-

Laurent, étaient répartis, après triage, entre les différents camps et pénitenciers de la Guyane, Cayenne en tête, avec entre autres joyeusetés l'endroit connu sous le nom de « Saut du Tigre », réservé aux « Annamites », soit les détenus originaires d'Indochine. Les bagnards restés sur place à Saint-Laurent étaient considérés comme peu dangereux. Dans la journée, ils travaillaient autour du camp. Main-d'œuvre gratuite pro deo. Si la C* KS and Co a ses bureaux, ses ateliers et un petit théâtre de cent places dans la partie restaurée du camp, c'est à main gauche, en y entrant, qu'on peut visiter le sinistre quartier disciplinaire, classé monument historique, à ce titre demeuré en l'état et préservé de toute végéta-

tion intempestive. Éprouvante découverte. À l'entrée du camp se dresse un manguiers gigantesque. 150 ans d'âge. Pris d'une bouffée de délire animiste, j'étreins son tronc pachydermique (j'ai vu ça dans un film) dans l'espoir d'entendre, sous la rude écorce, les soupis et les cris des relégués. Rien. Le manguiers pratique l'omerta. Blague à part, ça fait peur, ces cases collectives où les forçats étaient allongés côte à côte sur des bat-flancs en ciment équipés de « barres de justice », les chevilles enchaînées avec une manille. Et l'emplacement de la guillotine ! Le bourreau (un poste envié) brandissait la tête coupée à l'intention du premier rang de spectateurs, les durs de durs, pour l'exemple. En 1973, à l'instigation de « Paris-

Match » en reportage, fut gravé au sol d'une cellule le nom de Papillon, alias Henri Charrière, douteux évadé titulaire d'un best-seller. On songe aussi à Jean Galmot, dont Cendrars parle dans « Rhum ». Voici la cellule de Seznec, condamné présumé innocent. On se rappelle le « Bagne » de Jean Genet, cette pièce créée par Antoine Bourseiller, où le poète fantasmaient une grande promiscuité d'hommes fascinés par la gloire du vaurien montant à l'échafaud.

PRISE DE CONSCIENCE

Le bagne de Saint-Laurent ne ferma qu'en 1946. Au total, 70 000 condamnés avaient croupi dans ses murs. La fermeture avait été décidée par un décret-loi d'Édouard Daladier, en 1938. Les reportages d'Albert Londres avaient contribué à la prise de conscience de cette infamie au pays des droits de l'homme. Pour se remettre, rien ne vaut une longue promenade en pirogue à moteur sur le Maroni aux eaux beige. Les deux rives, Guyane et Surinam, offrent un paysage identique d'arbres touffus vert sombre, en boule (comme on dit à l'armée), avec en relief l'élégance anorexique du palmier royal et de l'arbre à boulets de canon. Des enfants sur la berge font coucou de la main. D'autres reviennent de l'école en bateau. ★

J.-P. L.

Qu'est-ce que le « marché transatlantique » ?

GRAND MARCHÉ
TRANSATLANTIQUE

DRACULA CONTRE
LES PEUPLES

Patrick Le Hyaric

Directeur de l'Humanité
Député au parlement européen

ÉDITIONS DE L'HUMANITÉ

EXCLUSIF : Le mandat de négociation de la commission européenne
(classé diffusion restreinte)

Voici le livre qui révèle en exclusivité le texte sur lequel la Commission européenne négocie, depuis le 6 juillet dernier, avec le gouvernement des USA, dans le secret absolu, la création d'un « marché unique transatlantique ».

La Commission européenne et le gouvernement refusent de mettre ce texte à disposition du grand public.

Dans ce livre, il est décrypté, disséqué, pour mieux en comprendre les enjeux :

- D'où vient ce projet ?
- Qui est à la manœuvre ?
- Au service de qui ?

Dans ce livre, textes et citations à l'appui, Patrick Le Hyaric démontre comment les dirigeants européens et américains tentent de mettre au point un système détruisant la démocratie, la souveraineté populaire, le droit à une alimentation de qualité, à la santé, à l'environnement, à l'emploi.

C'est Dracula contre les peuples.
À lire. À faire lire !

☐ Je commande « DRACULA CONTRE LES PEUPLES »

Au prix de 6 € + 2 € de frais de port (valable uniquement pour la France métropolitaine) par exemplaire,

soit 8 € x = €

Nom Prénom

Adresse

Ville Code postal

Tél. fixe Tél. portable

Adresse e-mail

Renvoyer ce bulletin accompagné du règlement (chèque à l'ordre de l'Humanité)

à L'Humanité service de la diffusion militante, 5, rue Pleyel, immeuble Calliope, 93528 Saint-Denis Cedex

Sommaire

N° 400 · SEMAINE DU 20 AU 26 FÉVRIER 2014

L'HUMANITÉ DIMANCHE

5, RUE PLEYEL - IMMEUBLE CALLIOPE, 93528 SAINT-DENIS CEDEX.

TÉL. : 01 49 22 72 72

TOUTES LES COORDONNÉES DU MAGAZINE SONT EN PAGE 83

- 6

ÉDITO
- 8

FRANCE SOCIAL

11. Chronique.

Jean-Christophe Le Duigou.
- 16

FRANCE POLITIQUE

29. Front de gauche

La marche du 12 avril.
- 30

FRANCE SOCIÉTÉ

32. Vocations

Des jeunes qui veulent devenir agriculteurs.
- 35

AUTO

Mitsubishi

Outlander PHEV.
- 36

RÉGION

Bourgogne

Le retour des médecins de campagne.
- 38

ÉCONOMIE

Loi de l'offre

Quelle mouche a donc piqué Jean-Baptiste... Hollande ?
- 40

EMPLOI

Comité d'entreprise

La base de donnée unique, un bon outil s'il est fait maison.
- 42

IDÉES

Pour analyser la montée du FN

Avec Alain Hayot et Gérard Perrier.
- 44

TÉLÉVISION & RADIO

Corinne Touzet

Rencontre.

46. Programme TV.

Nos choix de la semaine et la grille des programmes.

55. Sélection radio.
- 56

CULTURE

60. Cinéma, musique, littérature...

Les sorties de la semaine.
- 62

MONDE

Venezuela

Un « putsh permanent » de la droite pour le pétrole.

66. Bosnie-Herzégovine

Le nationalisme battu en brèche par la rue.

69. Chronique

Francis Wurtz.

70. Suisse

La fossoyeuse de l'Union européenne ?

72. Lettre de Russie

La méthode Poutine à bout de souffle.
- 74

SPORT

Hockey sur glace

À Sotchi, les Russes doivent redorer le blason.
- 76

PLAISIR

Le festin de Perpignan
- 78

SCIENCE & SANTÉ

Domestication

Le chat chassa, puis ronronna.

81. Pollution chimique

Le cerveau des petits en danger.
- 82

JEUX

Mots fléchés, échecs, sudoku.
- 84

HISTOIRE

Février 1944

L'Affiche rouge.
- 90

RÉFLEXION

Victor Hugo

« Messieurs, je vous dénonce la misère ! »



« Moi, président des inégalités »
Page 18.

CRÉDIT DE COUVERTURE : JACQUES DEMARTHON / AFP



P.22
ROBERT REICH :
« LES INÉGALITÉS
CROISSANTES
MENACENT
LA DÉMOCRATIE »

À CHAULNES : UN COMBAT CORPS
À CORPS CONTRE LE FATALISME

P.12



GUILLAUME CLEMENT

P.26



CORSE.
COMMENT BUCCHINI
VEUT RAMENER
SARTÈNE À GAUCHE

PHILIPPE MARINI

P.56

GUYANE : À SAINT-LAURENT-DE-MARONI,
HOMÈRE SE JOUE AU BAGNE...



PASCAL GELY

« Une Iliade » constitue l'aboutissement du cycle d'études de la première promotion du théâtre-école Kokolampoe.

LEURS AÎEUX CHOISIRENT LA LIBERTÉ AU PÉRIL DE LEURS OS EN GAGNANT LES PROFONDEURS DE LA FORÊT.

THÉÂTRE CRÉATION

« L'Iliade » À Saint-Laurent-du-Maroni, Homère se joue au bagne, entre le fleuve et la forêt...

Au nord-ouest de la Guyane française, dans l'ancien camp de la Transportation hanté par des milliers de fantômes en tenues de forçats, est désormais implanté le théâtre-école Kokolampoe, animé par Ewlyne Guillaume et Serge Abatucci. Au terme de trois années de formation, comédiens et techniciens de la première promotion ont créé dans la nuit « Une Iliade », d'après Homère.

C'est du théâtre dont on n'a pas l'habitude, en un lieu fa-rouche et lointain. Huit heures de vol depuis Orly-Ouest. Atterrissage sur l'aéroport qui porte le nom de Félix-Éboué (1884-1944), à Cayenne, où il naquit. Il fut – avec Gaston Monnerville (1897-1991), descendant d'esclaves lui aussi natif de Cayenne – l'un des premiers Noirs grands commis de l'État. Nommé gouverneur du Tchad en 1938, Félix Éboué rallia la France libre dès 1940. Quelque deux cent cinquante kilomètres en voiture à vive allure et l'on atteint Saint-Laurent-du-Maroni, après avoir montré patte blanche aux gendarmes, dans les parages du fameux centre spatial de Kourou, d'où sont lancés fusées et satellites. Au cours d'une halte, on croise des ingénieurs russes. Polis mais pas bavards. Consignes de silence.

La Guyane est un département français qui ne ressemble pas aux Deux-Sèvres. À Saint-Laurent-du-Maroni, on compte officiellement trente mille à trente-neuf mille habitants, sans

pouvoir vraiment dénombrer les autres, ceux qui n'ont pas de papiers, pour la plupart vivant dans la forêt, où les règles normatives ont du mal à être comprises et appliquées. La guerre dans l'ancienne colonie hollandaise du Surinam, sur la rive d'en face, qui eut lieu entre 1986 et 1992, provoqua l'affluence de quantité de

réfugiés, Noirs marron comme ceux de Guyane, leurs frères de langue et de culture. « Marron », c'est un mot des Antilles. Le dictionnaire Robert le fait remonter à 1640, en tant qu'altération de l'hispano-américain cimarron, qui signifie « esclave fugitif ». Cette population (répartie en Saramaca, Djuka, Aluku, Paraca-

mas) est dénommée Bushinengue (« hommes de la forêt »). Leurs aïeux choisirent la liberté au péril de leurs os, en gagnant les profondeurs sylvestres, où vivent ancestralement dans des clairières les Amérindiens (Kalina et Lokono), qui se déplacent au gré de l'épuisement du sol. Ils disent que « si les Européens croient que la terre leur appartient », eux, entés depuis la nuit des temps dans la contrée, estiment « appartenir à la terre ».

« D'EXCELLENTS FRANÇAIS »

Ajoutez les Créoles, des Hmongs (issus des montagnes du sud de la Chine, du Vietnam du Nord et du Laos), des Hindous, des Haïtiens, des Brésiliens et les fonctionnaires métropolitains, plus l'armée, gendarmes et autres, sans oublier la Légion étrangère, qui entraîne dur ses hommes dans des recoins inhospitaliers. Et « Tout ça, ça fait d'excellents Français », ainsi que le chantait Maurice Chevalier pendant la « drôle de guerre ». Au chapitre des clandestins



Le bagne au début du XX^e siècle, à l'établissement du « nouveau camp ».



Vue des « cases » du théâtre-école Kokolampoe. La fin de l'« Iliade » sur la berge du Maroni, frontière naturelle entre la Guyane française et le Surinam.

sans foi ni loi, ajoutons, pour faire bonne mesure, une poignée d'orpailleurs, souvent venus du Brésil, qui pourrissent l'eau avec le mercure et que la maréchaussée a du mal à déloger. Chassés par la porte, ils reviennent ailleurs par la fenêtre. Bon, le décor est planté. Place au théâtre ! En 1993, Ewlyne Guillaume et Serge Abatucci, comédiens et metteurs en scène, installent leur compagnie, baptisée KS and Co, dans les murs du camp de la Transportation

(ancien bagne) à Saint-Laurent-du-Maroni, après une résidence qui leur a révélé le potentiel en friche du territoire. Ce sont deux fortes personnalités, dotées d'une énergie propre à soulever les montagnes, sauf qu'il n'y en a pas en Guyane, mais vous voyez ce que je veux dire. Elle et lui sont de souche martiniquaise. Elle se dit, tout sourires, « néropolitaine », car née en province gauloise. Solides études littéraires, en même temps que le théâtre, le mime, la danse. Des

années passées à Moscou, au Théâtre d'art fondé par Stanislavski. Elle parle le russe à la perfection (c'est elle qui m'a dit que les ingénieurs de Poutine refusent le dialogue en leur langue maternelle). Lui, c'est un grand gaillard qui a pas mal bourlingué. Son nom corse viendrait d'un officier du premier Empire un jour cantonné en Martinique. Serge aurait des petits-cousins fort éloignés dans l'île de Beauté. Mystère des origines. Bref, en 2006, Ewlyne et Serge créent

le Festival des Tréteaux du Maroni, rendez-vous théâtral au cœur du plateau des Guyanes, carrefour entre Brésil et Surinam. Ils y accueillent des troupes de tous horizons (Suisse, Vietnam, États-Unis, Haïti, Belgique, Italie...), suscitant de fertiles rencontres entre ces artistes et la grande région Guyane-Brazil-Surinam-Caraïbe, suivant le principe de « continuité territoriale » cher au cœur d'Aimé Césaire. En 2007, le ministère de la Culture, »

PASCAL GELY

PASCAL GELY (2)

ANTOINE LORIGNIER / OULY FRANCE

UN REGARD SUR LA POLITIQUE DU « CHANTAGE AU VENTRE »

J'avais besoin d'un point de vue radical. Il n'y a pas de Parti communiste là-bas. J'ai donc rencontré Maurice Pindard. Après avoir été, de 1991 à 2002, secrétaire général du Mouvement de décolonisation et d'émancipation sociale (MDES), il continue d'y militer activement. Le MDES, qui a par deux fois tenu un stand à la Fête de l'Humanité, a des élus (trois conseillers régionaux, un conseiller général, une dizaine de conseillers municipaux). Maurice Pindard est professeur de physique-chimie. Il enseigne aussi le créole. Pour lui, « la France a beau dire qu'il n'y a plus de colonies, la situation de la Guyane n'en demeure pas moins coloniale ». Il estime que ses lois « ont du mal à s'adapter à la réalité géographique spécifique du pays » et que la France pratique l'assistanat de masse pour obtenir en contrepartie la paix sociale. C'est ce qu'il définit comme « le chantage au ventre ». L'article 74 de la Constitution stipule pourtant que « les collectivités d'outre-mer ont un statut qui tient compte des intérêts propres de chacune d'elles au sein de la République ». Toute la gauche guyanaise est d'accord pour l'autonomie relative que cela implique. Il existe une forte demande de reconnaissance de l'identité guyanaise. En novembre 1996, par exemple, n'y eut-il pas cinq nuits d'émeutes à Cayenne pour exiger qu'il y ait un rectorat en Guyane ? C'est enfin chose faite. S'il y a une université des Antilles et de la Guyane, jusqu'ici, il n'y a pas d'université de plein exercice en Guyane. Le décret en ce sens devrait être enfin pris en 2014. Il y a divorce entre le pays officiel et le pays réel. Difficile, dans ces conditions, d'avalier que « la France est une et indivisible ».

J.-P. L.



Deux héros d'Homère en coulisses. Serge Abatucci et Ewlyne Guillaume, le jour où elle a été médaillée (Arts et Lettres).

» par le biais de la direction des affaires culturelles de Guyane, confiée à la C* KS and Co la gestion de la scène conventionnée « Kokolampoe, pour un théâtre équitable », qui reçoit neuf spectacles par saison. Le Festival des Tréteaux du Maroni et la scène conventionnée Kokolampoe confondus, depuis 2006 la C* KS and Co peut s'enorgueillir d'avoir accueilli 17 675 spectateurs et 280 spectacles.

60 % DE CHÔMAGE

Fort de ces résultats, Ewlyne et Serge conçoivent le projet d'une professionnalisation artistique de qualité, en adossant une école à leur théâtre. Tout les y incite dans cette ville – la seconde en importance après Cayenne – où la population est essentiellement jeune (70 % de moins de 30 ans), peu qualifiée (30 % à peine sont scolarisés après 13 ans) et désoccupée (60 % de chômage), mais où les arts de la danse, du chant et du conte sont monnaie courante. En janvier 2012 est signée une convention de partenariat entre la C* KS and Co, la ville de Saint-Laurent-du-Maroni, la région Guyane, le Fonds social européen, le Centre de formation professionnelle aux techniques du spectacle (CFPTS), situé à Bagnole, et l'École nationale supérieure des arts et techniques du spectacle (ENSATT), sise à Lyon (1). Ce jour-là est né le théâtre-école Kokolampoe. « Une Iliade » constitue l'aboutissement du cycle d'études de la première promotion de ce nouvel établissement et en prouve, haut la main, le

bien-fondé. L'auteur suisse René Zahnd a adapté le récit d'Homère en une langue claire, d'une naïveté de bon aloi. Giampaolo Gotti, metteur en scène et professeur à l'ENSATT, homme riche d'expériences spirituelles, aguerri à la scène auprès d'Anatoli Vassiliev, a ajouté un prologue au texte pour introduire l'action et l'annonce de la fin de la guerre de Troie. Il a confié à l'acteur qui joue Ulysse (Augustin Debeaux) l'histoire du cheval de Troie, qui vient de « l'Odyssée ». Il a aussi mis en relief la partition des femmes: Hélène et Andromaque (Kimmy Amiamba, si gracieuse et bien disante); Hécube (Noline Kwadjanie, figure excellemment maternelle); Briséis (Miremonde Fleuzin, élégante et flexible),

LA PARTITION DES FEMMES EST MISE EN RELIEF PARCE QU'ELLES RECHERCHENT LA PAIX ACTIVEMENT.

car « ce sont elles qui recherchent activement la paix ». Au terme d'étapes pédagogiques au cours desquelles Giampaolo Gotti s'est attaché à mettre en jeu chez les élèves « un ébranlement physique et d'incantation » (Artaud), trois représentations publiques (les 26, 27 et 28 janvier) ont comblé le public, convié sur la berge du Maroni, sous un plafond de ciel clouté de grosses étoiles, à partager la colère d'Achille (Beilsong Kwadjani) contre Agamemnon (Mac-Gyver Jingpai) et pleurer la mort de Patrocle (joué aussi par Mac-Gyver Jingpai), tandis que, côté Troyens, Ménélas (Carlo Kwadjani) exigeait réparation pour le rapt de la belle Hélène qui a séduit le beau Pâris (Jan-Willem Dimpai). Pardon de ne pouvoir les citer tous. Nul n'a démerité. Belle tenue épique et chorale de l'ensemble, où se mêlaient harmonieusement la langue française et l'idiome saramaca, des ombres chinoises, un chœur chantant en langue vernaculaire, à la lueur de torchères, de woks où brûlait du pétrole, et de projecteurs serties dans d'ingénieux chariots de bambou à roulettes poussés à bras. Le tout fait maison. ★

JEAN-PIERRE LÉONARDINI

(1) Patrick Ferrier et Thierry Pariente, respectivement directeurs du CFPTS et de l'ENSATT, étaient du voyage, ainsi que Pierre Chambert, président de l'association KS and Co, ancien inspecteur et conseiller pour le théâtre et les spectacles, fin connaisseur de la Guyane, qui est l'auteur, entre autres ouvrages, d'un poème dramatique, « Cayenne Ô Cayenne » (Éditions du Lizionnaire, 2008).



Visite guidée dans l'enfer du bagne

Fondé en 1852, le centre pénitentiaire n'a fermé définitivement ses portes blindées qu'en 1946, après que 70 000 condamnés y eurent purgé leur peine dans les plus affligeantes conditions.

Voltaire, en 1764, dans une lettre à Necker, écrivait que « le sol de la Guyane est excellent, et que des personnes industrieuses et actives peuvent s'y enrichir en peu d'années ». C'était faire bon marché des maladies endémiques alors courantes sur un sol hostile aux Européens. La ville de Saint-Laurent-du-Maroni, au de-



Quartier disciplinaire, classé monument historique, préservé à ce titre de toute végétation intempestive.



PASCAL GELY

LE BOURREAU (UN POSTE ENVIÉ) BRANDISSAIT LA TÊTE COUPÉE À L'INTENTION DES DURS DE DURS, POUR L'EXEMPLE.

meurant, ne devra son existence officielle, en mars 1880, qu'à l'implantation du camp pénitentiaire. Ses habitants étant alors quasiment tous des gardiens ou des bagnards libérés.

UN MANGUIER GIGANTESQUE

Le 31 mars 1852, le premier convoi de condamnés était parti de Brest à destination des îles redoutables dites du Salut. C'est le 21 janvier 1858 qu'était inauguré le bagne de Saint-Laurent-du-Maroni, constitué de plus de douze bâtiments (rangées de « cases » contenant les cellules de part et d'autre de la cour intérieure, un hôpital, les cuisines, les bâtiments des personnels, lavoirs, bibliothèque). Les condamnés arrivés de métropole, débarqués à Saint-

Laurent, étaient répartis, après triage, entre les différents camps et pénitenciers de la Guyane, Cayenne en tête, avec entre autres joyeusetés l'endroit connu sous le nom de « Saut du Tigre », réservé aux « Annamites », soit les détenus originaires d'Indochine. Les bagnards restés sur place à Saint-Laurent étaient considérés comme peu dangereux. Dans la journée, ils travaillaient autour du camp. Main-d'œuvre gratuite pro deo. Si la C* KS and Co a ses bureaux, ses ateliers et un petit théâtre de cent places dans la partie restaurée du camp, c'est à main gauche, en y entrant, qu'on peut visiter le sinistre quartier disciplinaire, classé monument historique, à ce titre demeuré en l'état et préservé de toute végéta-

tion intempestive. Éprouvante découverte. À l'entrée du camp se dresse un manguiers gigantesque. 150 ans d'âge. Pris d'une bouffée de délire animiste, j'étreins son tronc pachydermique (j'ai vu ça dans un film) dans l'espoir d'entendre, sous la rude écorce, les soupis et les cris des relégués. Rien. Le manguiers pratique l'omerta. Blague à part, ça fait peur, ces cases collectives où les forçats étaient allongés côte à côte sur des bat-flancs en ciment équipés de « barres de justice », les chevilles enchaînées avec une manille. Et l'emplacement de la guillotine ! Le bourreau (un poste envié) brandissait la tête coupée à l'intention du premier rang de spectateurs, les durs de durs, pour l'exemple. En 1973, à l'instigation de « Paris-

Match » en reportage, fut gravé au sol d'une cellule le nom de Papillon, alias Henri Charrière, douteux évadé titulaire d'un best-seller. On songe aussi à Jean Galmot, dont Cendrars parle dans « Rhum ». Voici la cellule de Seznec, condamné présumé innocent. On se rappelle le « Bagne » de Jean Genet, cette pièce créée par Antoine Bourseiller, où le poète fantasmaient une grande promiscuité d'hommes fascinés par la gloire du vaurien montant à l'échafaud.

PRISE DE CONSCIENCE

Le bagne de Saint-Laurent ne ferma qu'en 1946. Au total, 70 000 condamnés avaient croupi dans ses murs. La fermeture avait été décidée par un décret-loi d'Édouard Daladier, en 1938. Les reportages d'Albert Londres avaient contribué à la prise de conscience de cette infamie au pays des droits de l'homme. Pour se remettre, rien ne vaut une longue promenade en pirogue à moteur sur le Maroni aux eaux beige. Les deux rives, Guyane et Surinam, offrent un paysage identique d'arbres touffus vert sombre, en boule (comme on dit à l'armée), avec en relief l'élégance anorexique du palmier royal et de l'arbre à boulets de canon. Des enfants sur la berge font coucou de la main. D'autres reviennent de l'école en bateau. ★

J.-P. L.



Lors d'une représentation d'*Une Iliade* par les stagiaires du TEK, en janvier, au bord du fleuve Maroni. Ecrite par René Zahnd, la pièce a été mise en scène par Giampaolo Gotti.

Guyane

Le baigne des débutants

Installé dans le camp de la Transportation de Saint-Laurent-du-Maroni, le Théâtre école Kokolampoe forme, entre autres, de jeunes Noirs marrons aux arts et techniques de la scène.

Par **MARIE-CHRISTINE VERNAY**
Envoyée spéciale à Saint-Laurent-
du-Maroni (Guyane)
Photos **PASCAL GELY**

Humphrey Amiemba, 26 ans, a l'œil vif et le regard franc alors que dans sa culture saramaka (1), il est plutôt impoli de regarder l'autre en face. Cela ne le perturbe guère, il possède une capacité d'adaptation à toute épreuve, et ce n'est pas pour rien qu'au bout de son cursus de trois ans de formation aux techniques du spectacle, il intègre le Théâtre école Kokolampoe (TEK), installé dans une partie de l'ancien baigne de Saint-Laurent-du-Maroni (2), en Guyane française, où fut enfermé le médiatique Papillon.

Saramaka, créole et taki-taki

Rayonnant de santé et saluant chaque matin la vie, qui commence juste à lui être un peu plus douce, il

est déjà père de deux filles, de 2 ans et demi et 7 mois. Il habite sur le terrain familial acquis en 1999, où chaque membre a sa maison, construite de ses mains, ainsi qu'un carré de terre où cultiver quelques légumes et plantes médicinales. Originaire du Surinam voisin (ex-Guyane néerlandaise) où il est né pendant la guerre civile (1986-1992), il est arrivé en Guyane à l'âge de 8 ans avec son oncle mécanicien. Avec juste un carnet de vaccination en poche. «*Tous les papiers ont brûlé pendant la guerre. Je n'ai obtenu ma nationalité surinamaïse qu'à 23 ans.*

J'ai une carte de séjour française pour résider et travailler ici. » Ce vide administratif l'a empêché de fréquenter l'école, il a seulement suivi des cours donnés par des sœurs dans le quartier de la Char-

bonnière à Saint-Laurent-du-Maroni, peuplé essentiellement de Noirs marrons. Outre sa langue maternelle, le saramaka, il parle le taki-taki, langue commune aux Bushinengués, et le créole. Depuis sa formation de technicien, il commence aussi à écrire le français, qu'il a appris au TEK.



Derrière lui, il y a une épopée mer-veilleuse comme un défrichage de terrain. Ewlyne Guillaume et Serge Abatucci, acteurs et metteurs en scène, en sont les initiateurs. Née à Saintes avec des origines martiniquaises, Ewlyne Guillaume, fluette dame de 65 ans, se définit comme une «négropolitaine». Elle a traduit du théâtre russe. Serge Abatucci, Martiniquais de 53 ans à la carrure imposante, a lui cofondé le théâtre de la Soif nouvelle en Martinique en 1982, joué au théâtre et au cinéma, et est spécialiste du répertoire caraïbéen. Tous deux se sont retrouvés il y a une dizaine d'années sur les bords du fleuve Maroni.

«On s'est retrouvés dans le bain à jouer sans autre lumière que les phares des voitures. [...] On avait de la vaisselle jetable, certains que l'on ne resterait pas, mais le bain s'est refermé sur nous.»

Ewlyne Guillaume cofondatrice du TEK

En 2001, ils ont fondé la compagnie KS and Co et, en 2003, ils se «posent» en Guyane pour devenir une scène nationale conventionnée, à la suite de diverses expériences menées avec les Bushinengués. Puis ils ouvrent le Théâtre école Kololampoe («petite lampe à pétrole» en bushinengué), en 2007.

Au TEK, Humphrey Amiamba se sent bien, «utile», persuadé que l'avenir des jeunes Surinamais et Guyanais passe par la création d'entreprises, d'associations. Lui, c'est le théâtre, «pas différent de ce que je vivais petit en écoutant tous les soirs les contes de mes grands-parents». Sa culture est toujours vivante, il a créé avec ses potes Lobi fii kawina, un groupe de musique à la fois traditionnelle et contemporaine.

«La génération éclairée»

Joël Lante, qui a suivi le même cursus, n'aime pas le noir. Muni d'un bac en maintenance d'équipements industriels, il dit avoir l'électricité dans le sang depuis sa naissance. Il a grandi dans ce quartier réputé dangereux de la Charbonnière (on dit que certains périssent dans le Maroni, à cause de l'alcool, d'autres substances ou d'agressions). Pourtant le coin est chaleureux, très africain avec ses maquis sentant bon les grillades. «Quand j'étais petit, il faisait sombre à 19 heures, se souvient Joël. Il fallait arrêter de jouer et aller dormir, je me sentais opprimé. Je ne me rappelle pas quand l'électricité est arrivée, mais c'était une révolution, ça a changé la vie des jeunes.» Aujourd'hui, il veut continuer et appartenir à «la génération éclairée». Il ajoute : «Je voudrais à la fois avoir une famille et voyager partout, mais ma copine n'est pas d'accord. Alors, on va parler parce que le théâtre, c'est la meilleure des choses qui me soit arrivée.»

Pour le plateau, il crée des ambiances, des atmosphères, s'intéresse aussi à la vidéo et imagine une carrière dans l'éclairage public qui rendrait la petite ville de Saint-Lau-

rent «joyeuse». Humphrey Amiamba et Joël Lante ont constitué une équipe «solidaire» avec cinq camarades techniciens, ils pourraient bientôt créer leur propre boîte.

Jean-Luc Horderwijk, 16 ans, rêve de suivre la formation du TEK, section scénographie et costumes. Depuis quatre ans, il dessine chez lui des robes de princesse. Pas si mal pour son âge : il a le sens du drapé et du détail, et Dior, il adore. Il s'inspire même des vêtements des bagnards, de leur artisanat... Sa marque s'appellera HD et il peaufine en secret la création d'un parfum qui portera le nom du maire :

Bertrand. Voilà qui devrait plaire à l' élu UMP, Léon Bertrand (3), une force de la nature, un homme atypique qui n'a pas hésité à porter

le TEK. Ce «petit-fils d'un bagnard d'origine vendéenne ayant épousé une femme noire à sa libération, fils d'un père créole et d'une mère amérindienne du Surinam», comme il se définit lui-même, a en effet rapidement soutenu le projet culturel dans l'ancien bain, les jeunes ne l'oublent pas.

Ewlyne Guillaume, à l'origine de ce théâtre du bord du fleuve, se souvient, amusée : «On était venus avec un extrait d'Orphée noir, une pièce créée avec Moïse Touré à partir de l'Anthologie de la nouvelle poésie noire et malgache de Senghor. Le spectacle n'était pas facile, mais il a déclenché le rêve. On s'est retrouvés dans le bain à jouer sans autre lumière que les phares des voitures. Puis on est partis, audacieux et naïfs, on a joué dans les villages bushinengués, chez les Hmongs [réfugiés du Laos, ndlr], les Amérindiens... On avait de la vaisselle jetable, certains que l'on ne resterait pas, mais le bain s'est refermé sur nous.» Serge Abatucci poursuit : «Nous habitons à 17 kilomètres sur une petite colline et le projet théâtral est né des relations avec les musiciens, sculpteurs, conteurs et peintres du quartier. On se rencontrait au maquis du coin.» On le sent totalement habité par la culture des Marrons, avec ses techniques de résistance, sa pensée pacifique et un art de s'absenter du monde. «C'est passionnant, ajoute-t-il, de contribuer à la reconnaissance de cette part méconnue du monde.»

«Une Iliade» sur les rives du Maroni

D'abord installé dans la case 8 du camp de la Transportation, quartier général du bain (4), le TEK a progressivement occupé d'autres cases pour loger des bureaux, un petit théâtre et des studios de répétitions. Le lieu, tout en enfilade rigide, n'est a priori guère accueillant et certains disent y avoir croisé la nuit les âmes errantes et furieuses des anciens prisonniers qui, longtemps, furent un sujet de terreur pour la population locale.



Joël Lante (en haut) et Humphrey Amiamba (en bas), tous deux stagiaires techniciens, envisagent de créer leur propre entreprise. Le TEK occupe aujourd'hui plusieurs cases du camp de la Transportation (au centre), quartier général du bain de Saint-Laurent.

Aujourd'hui, la nuit tombée, c'est un autre théâtre qui se joue. Depuis l'arrivée en renforts, en 2012, d'une antenne de l'Ecole nationale supérieure des arts et techniques du spectacle (5) et du Centre de formation professionnelle aux techniques du spectacle de Bagnolet, le volet formation destiné aux jeunes Guyanais de 16 à 30 ans s'est étoffé en subventions publiques et s'est aussi appuyé sur des partenaires privés. Le coût d'un stagiaire est de 30000 euros par an. Très conscients de leur chance, ces stagiaires ont prouvé leur engagement lors d'un spectacle présenté fin janvier, *Une Iliade*, de René Zahnd, mis en scène par Giampaolo Gotti, dans le magnifique cadre des rives du Maroni.

Contes oraux, films d'amour et de monstres

Kimmy Amiamba, stagiaire comédienne de 22 ans, y rayonnait dans les rôles d'Hélène, d'Andromaque et du fleuve Scamandre. Alors qu'elle était serveuse à Saint-Laurent, Serge Abatucci lui a proposé de jouer et elle est entrée dans la formation en 2010. «Je n'étais jamais allée au théâtre, ni même à l'école. Petite, je vivais avec ma sœur à Cayenne, je cousais des panguis [pagnes] en rêvant de cinéma et de théâtre. Même si j'ai du mal avec le français et que je ne sais pas encore l'écrire, je sais que la scène est mon métier.» Née elle aussi au pays saramaka, dans le Haut-Surinam, elle est nourrie de contes oraux, de films d'amour et de monstres. Elle a déjà une fille de 3 ans dont elle s'occupe le matin, et qu'elle confie à sa nièce pendant les cours. «Vous savez, ici, dans la société marronne, on n'a pas cette loi qui permet de prendre la pilule. Les jeunes filles tombent enceintes très jeunes, dès 13 ans pour certaines. Le théâtre a comblé mon manque d'éducation citoyenne et mon envie d'apprendre. Le théâtre, c'est la liberté.»

La dernière image d'*Une Iliade* est symbolique. Les neuf stagiaires comédiens tournent le dos aux combats qui viennent de souiller le sable blanc du plateau de plein air. Ils regardent au loin. Derrière eux, sans crier gare, les sept techniciens en treillis sont alignés, prêts pour une autre bataille. Celle d'une nouvelle génération qui revendique la richesse du *moxi-patu*, le melting-pot qui les a forgés ensemble, Marrons, Amérindiens, Hmongs, Créoles, Français, Brésiliens, Haïtiens... ◆

(1) Les Saramakas sont un des six peuples qui constituent les Bushinengués («hommes de la forêt»), ou Marrons, descendants des esclaves africains autolibérés qui prirent la fuite.

(2) Le bain fut ouvert en 1858 et fermé définitivement en 1946.

(3) Ancien député de Guyane et ministre du Tourisme sous la présidence de Jacques Chirac.

(4) Des milliers de bagnards condamnés aux travaux forcés dans le cadre de «la colonisation pénale» y ont purgé leur peine ou y ont transité.

(5) L'Ensatt, installée à Lyon depuis 1997 après cinquante ans d'existence rue Blanche, à Paris.